
LE MULUCHA OU MOLOCHATH

(OUED-MAKTA) (1)

AVANT-PROPOS

Je veux prouver dans cet article :

- 1° Que le fleuve Mulucha est la Maktade nos jours ;
- 2° Que le fleuve Molochath est le même fleuve que la Mulucha ;
- 3° Et que, par conséquent, on ne doit pas le confondre avec la Malva ou Maluana, l'Oued-Melouane au moyen-âge, aujourd'hui l'Oued-Moulouïa.

(1) Dans le *Bulletin de correspondance africaine* du 15 mars 1884, M. de la Blanchère a publié une *Étude d'un nom géographique*, sous le titre de : *Malva, Mulucha, Molochath*. Une de ses notes (p. 136-137), beaucoup trop flatteuse pour moi, me provoque très courtoisement au combat sur ce terrain disputé. Mais je suis forcé de me dérober à la lutte par deux raisons : premièrement, l'initiative de la question appartient à l'auteur de l'article que nous publions aujourd'hui ; secondement, M. de la Blanchère nous a donné complète satisfaction, en reconnaissant avec nous qu'il faut récuser tous les auteurs, si on veut continuer à assimiler le Molochath à la Malva (Moulouïa). Il est vrai qu'il rejette la responsabilité de l'erreur sur P. Mela, que ses successeurs n'auraient fait que copier. On verra que M. Tauxier ne croit pas que Pline se soit inspiré de Méla, mais bien de Posidonius, qui avait lui-même puisé ses renseignements dans Polybe. En ce qui me concerne, j'ai peine à croire que les géographes dont il est question aient pu commettre une aussi grosse erreur, et confondre deux fleuves, distants de plus de 50 lieues, sur une côte très connue, très fréquentée, et dont les Carthaginois avaient certainement dressé des portulans très exacts, qui tombèrent entre les mains de leurs vainqueurs. Il m'est particulièrement difficile d'admettre que Pline,

Pour cela, après avoir montré que les deux seuls géographes qui aient parlé du Mulucha l'ont placé à l'*Est* du Grand-Port (Arzew), et à l'*Ouest* de Quiza (baie de Taddert) et du Sardabal (Chéelif), je prouverai que ce fleuve fut, jusqu'au temps de Massinissa, la limite des Maures et des Massésyliens, et, jusqu'à celui de Jugurtha, la limite des Maures et des Massyles.

Cela fait, après avoir observé que la particule *ath* du nom Molochath n'appartenait pas au radical du mot, je montrerai que le Molochath, nommé par Strabon comme la limite des Maures et des Massésyliens, ne pouvait, en conséquence, être que le Mulucha des auteurs latins, et, à l'aide des indications fournies par Strabon lui-même, je donnerai la preuve que son Molochath ne peut se trouver ailleurs qu'à la Makta.

J'expliquerai alors pour quelle cause Strabon s'est trompé. C'est qu'il a cru contemporains des renseignements qui, en réalité, étaient du temps de Polybe. Seulement, il ne les a connus que par Posidonius, qui, en les tirant de Polybe sans le citer, n'a pas songé à faire la remarque qu'ils dataient déjà d'une centaine d'années, cette indication étant inutile au sujet qu'il traitait. Strabon, de son côté, qui n'avait pas vu le pays, mais qui, dans son enfance, avait connu Posidonius, a cru qu'il pouvait considérer comme actuellement exactes les divisions de la Libye connues par ce philosophe. Sachant, d'ailleurs, par d'autres documents, que, de son temps, la limite était à la Moulouïa (Malva), il a cru que les noms *Malva*, *Maluana*, *Mulucha*, *Molochath*, qui ont une certaine ressemblance orthographique et phonique,

qui avait navigué sur ce littoral, à une époque où on ne s'éloignait guère du rivage, et où les étapes préférées étaient les estuaires des fleuves, ait pu confondre la Moulouïa avec l'Oued-Makta. Cela dit, j'attendrai la fin de la discussion pour chercher à déterminer le lieu où un hasard heureux livra à Marius les dernières ressources de Jugurtha.

H.-D. DE GRAMMONT.

n'étaient que les altérations d'un même nom, et a cru devoir choisir la forme admise par Posidonius, son contemporain. J'ai donné, d'ailleurs, une longue énumération des erreurs, des inexactitudes et des incorrections qui remplissent la fin du dernier livre de Strabon, et j'ai montré au lecteur l'auteur, vieux, las, fatigué et comme dégoûté de son immense travail, n'ayant qu'une hâte, celle de le terminer le plus vite possible, et qu'un désir, celui de n'y plus penser; — et cela à tel point que, le dernier mot écrit, il n'a pas même voulu se relire et se corriger.

Dans ces conditions, j'ai considéré comme étant sans valeur l'indication, d'ailleurs mal précise, de Strabon, qui place le Molochath à l'Ouest de Siga et du Port des Dieux; et aussi celle de Ptolémée, copiste habituel de Strabon, plaçant la Malva et le Molochath à côté l'une de l'autre, là où il n'existe, pour les représenter tous deux, que la seule rivière Moulouïa.

I. *Le fleuve Mulucha est l'Oued-Makta*

Les auteurs qui ont parlé du Mulucha sont de deux sortes : les historiens et les géographes. Il est à propos d'examiner tout d'abord ce qu'ont dit ces derniers, c'est-à-dire Pomponius Méla, qui écrivait sous Claude son *De situ orbis*, et Pline, le fameux auteur d'une *Histoire de la nature*, qui florissait sous Néron et mourut sous Vespasien.

Un premier passage de Méla nous indique que le *Mulucha* était à l'Est de Siga et du Grand-Port (Arzéou) : « Tamuda fluvius et Rusardir et Siga, parvæ urbes et » Portus, cui Magno est cognomen ob spatium; Mulu- » cha ille quem diximus (1), nunc gentium, olim regno- » lum quoque Bocchi Jugurthæque (2). »

(1) Méla (I, 5) avait dit, un peu auparavant, que ce fleuve formait la limite de la Mauritanie : « Ejus oræ finis Mulucha. »

(2) Méla (I, 5).

Il se déduit d'un deuxième passage de Méla, qu'*au-delà*, on rencontrait le golfe Laturus, le fleuve Sardabal, Quiza, Arsinna et Carthenna : « Iol... citra hanc Carthenna et Arsinna sunt oppida et Quiza Castellum et Sardabale fluvius (1). »

Un troisième récit, celui-ci venant de Pline, bien que moins complet, relie et confirme les deux passages de Méla : « Siga oppidum...., ab ea Portus Magnus spatio appellatus, civium Romanorum Oppidum, amnis Mulucha, Bocchi Massæsyloꝝque fines, Quiza Xenitana Peregrinorum, Arsennaria Latinorum III, m. p. a mare, Cartenna Colonia (2). »

En combinant ces trois documents, on voit que le Mulucha était à l'Est du Grand-Port, dont il était séparé par le fleuve Sardabal. Or, comme l'itinéraire d'Antonin (3) nous amène à retrouver Quiza dans la baie de Teddert, au pied du Djebel Kouaça, qui a gardé son nom, il en résulte forcément que le *Mulucha*, le golfe Laturus et le Sardabale sont représentés par l'*Oued-Makta*, le golfe d'Arzéou et le Chélif.

II. Histoire du fleuve Mulucha

Chacun sait qu'au moment où éclata la deuxième guerre punique, les principaux peuples de l'Afrique du Nord étaient : à l'Ouest, les Maures, qui avaient pour roi Bocchus ; plus à l'Est, les Massésyliens, dont le roi était Syphax ; et, plus à l'Est encore, les Massyles, commandés par Gala, père de Massinissa.

Ces trois royaumes, comme tous les États nomades,

(1) Méla (I, 6).

(2) Pline (V, 2).

(3) Itinéraire d'Antonin :

« Portum Magnum, m. p. xxxvi ;
 » Quiza miniscipium, m. p. xl ;
 » Arsenaria, m. p. xl ;
 » Cartenna Colonia, m. p. xviii. »

n'avaient pas de frontières bien tracées. Celles-ci variaient à chaque instant, selon la force des peuples qui se partageaient la domination du pays. Siphax, à l'époque de sa plus grande puissance, avait une résidence à Cirta, une autre à Siga (1). Il les perdit l'une et l'autre. Du côté de l'Ouest, notamment, sa frontière fut rejetée jusqu'au Mulucha : « Le fleuve Mulucha, nous dit Pline, a été la limite des Maures et des Massésyliens (2). »

A la fin de la troisième guerre punique, le royaume des Massésyliens avait disparu : son dernier roi, Ariobarzanes, ami des Carthaginois lors de la déclaration de guerre (3), avait été abandonné par les Romains à l'avidité de Massinissa. Celui-ci l'avait dépouillé de ses États, qu'il avait annexés au royaume Massyle (4), dont le Mulucha devint, en conséquence, la limite. « Je ne dépasserai pas, disait Bocchus à Sylla, le Mulucha qui séparait jadis mes États de ceux de Micipsa (5). »

Ce fleuve limitait encore les deux royaumes au moment où les Romains déclarèrent la guerre à Jugurtha.

(1) Strabon (XVII, 3, 9) *Σιγη... βασιλειον Σωφακος*. — Pline (V, 2, 9) « Siga oppidum... Syphacio regia. »

(2) Pline (V, 2, 19) « Amnis Mulucha Bocchi Massæsyliorumque finis. »

(3) Tite-Live (XLVIII, Epitome) « Quum in finibus Carthaginensium ingens Numidarum exercitus duce Ariobarzane Syphacis nepote diceretur esse, M. Porcius Cato suasit ut Carthaginensibus, quum Ariobarzanem specie contra Massinissam regem, sed re vera contra Romanos accitum in finibus haberent, bellum indiceretur. »

(4) Appien (Guerres puniques, VIII, 106). Massinissa fut heureux en tout. Il avait été dépouillé de son royaume paternel par les Carthaginois et par Syphax. Dieu lui accorda de le reconquérir et de l'augmenter autant que cela était possible, en étendant ses domaines, dans l'intérieur des terres, depuis les Maures voisins de l'Océan, jusqu'aux États des Kyrénéens.

.... προαγαγειν ἐπι μεγιστον ἀπο Μανρουσιων των παρ' ωκεανω μεχρι της Κυρηναιων ἀρχης ἐς τα μεσογαια.

(5) Salluste (G. I., 99) « Ego flumen Mulucham quod inter me et Micipsam fuit non egrediar. »

C'est ce que nous apprend Salluste et ce que confirme Méla (1).

Quand Bocchus eut livré Jugurtha aux Romains, ceux-ci lui abandonnèrent toute la partie occidentale du royaume numide, jusqu'à *Saldæ* environ. Le Mulucha cessa dès lors de former la limite orientale de son royaume. Lorsque les enfants de Bocchus se partagèrent ses États, ils prirent probablement la Malva comme frontière commune. Tout au moins jouait-elle ce rôle à l'époque où les derniers princes de sa dynastie prirent parti, l'un pour Antoine, l'autre pour César Octavien (2). Nous savons, en effet, par Pline, que les deux Mauritanies portèrent *longtemps* des noms de rois : la plus éloignée s'appelant la Mauritanie Bogudienne, tandis que celle de l'Est se nommait la Mauritanie de Bocchus. Ceci paraît impliquer que le changement se borna à celui des noms, sans déplacement de frontière, et il en résulterait que la Malva ayant été plus tard la frontière des deux Mauritanies provinces (3), aurait été aussi auparavant, et pendant longtemps, celle des deux Mauritanies royaumes.

Une preuve qu'antérieurement à la réduction des Mauritanies en provinces, il y avait entre elles, à l'Ouest de

(1) Salluste (G. I., 19) « Bello Jugurthino... Gœtulorum magna » pars et Numidiæ ad flumen usque Mulucham sub Jugurtha erant, » Mauris omnibus Bocchus rex imperitabat. »

Méla (I, 5) « Mulucha... olim regnorum quoque terminus Bocchi » Jugurthæque. »

(2) Pline (V, 2, 19) « Nam que dici regum nomina obtinere, ut » Bogudiana appelleretur extima, itemque Bocchi quæ nunc Cœsa- » riensis. »

(3) Pline, après avoir nommé la Malvana, nous apprend que Siga, qu'il mentionne ensuite, compte dans la Mauritanie Césarienne (V, 2, 18 et 20) « Maluana fluvius navigabilis, Siga oppidum... alterius » jam Mauritanix. » — Ptolémée nous dit (IV, 4) : « Du côté de » de l'Est, la Mauritanie Tingitane est limitée par le méridien de » l'embouchure de la Malva; » et (IV, 3) : « La Mauritanie Césa- » rienne est bornée au Nord par la mer de Sardaigne, à la hauteur » du fleuve Malva jusqu'à l'embouchure de l'Ampsaga. » — L'itinéraire d'Antonin dit aussi : « Flumen Malva dirimit Mauritanias duas. »

Siga, une frontière qui ne peut être que la Moulouïa de nos jours, c'est qu'arrivé là, Strabon interrompt la description de la côte pour commencer celle du pays des Maures, et ne revient à Siga qu'après l'avoir terminée. Or, il écrivait son dernier livre peu après la mort de Juba II, c'est-à-dire à une époque où les anciennes Mauritanies ne faisaient qu'un seul royaume et n'avaient pas encore été divisées en provinces. Sa division se rapporte donc, non à son époque, mais à l'époque immédiatement précédente, celle où, Bocchus et Bogud étant morts, Rome s'était emparée de l'administration de leurs domaines et ne l'avait pas encore rendue à Juba II (1).

Il semble d'ailleurs que, sous le règne de Juba II et de Ptolémée, ces princes aient voulu effacer la trace de la honte infligée par les rois Bocchides aux rois Massyles leurs ancêtres, par la conquête d'une partie de la Numidie, en rendant à ce qu'ils possédaient de l'ancien royaume de leurs pères, son ancien nom de pays des Numides, et en reportant sa limite occidentale au fleuve Mulucha; du moins, Méla, qui vivait sous le règne de Juba II, faisait-il de ce fleuve la limite de la Mauritanie et de la Numidie (2).

III. *Strabon croyait que le Molochath était à l'Ouest de Siga.* (Archgoul, sur l'Oued-Tafna)

Si l'on s'en rapportait à la première impression qui nous reste de la lecture de Strabon, on pourrait croire que le Molochath était, sinon la Moulouïa, au moins l'un des petits fleuves côtiers qui sont à l'Ouest de Siga: « Après le territoire des Maures, dit ce géographe, vient » celui des Massésyliens, qui commence au fleuve Molochath et finit au cap que l'on nomme..., limite des

(1) Bogud mourut en 31. Bocchus mourut en 33. Auguste donna les Mauritanies à Juba II, en 25 avant J.-C. Strabon en parle comme venant de mourir. (XVIII, 3, 9).

(2) Méla (I, 5) « Mauritania... Ejus ora finis Mulucha. »

» Massésyliens et des Massyles ; il y a 6,000 stades du
 » Métagonion au Tréton. Certains auteurs en comptent
 » moins. La côte contient beaucoup de villes et de fleu-
 » ves dans une région fertile ; mais il nous suffira de
 » mentionner ceux qui sont en renom. Il y a la ville de
 » Siga, située à 1,000 stades des limites susdites ; c'était
 » une résidence royale de Syphax, mais elle est aujour-
 » d'hui détruite....

» Après Siga, se trouve le Port des Dieux, à 600 stades,
 » puis d'autres villes sans importance.

» Quant aux régions de l'intérieur, elles sont monta-
 » gneuses et désertes... (1) »

Il est évident, par cet extrait, que, pour son compte, Strabon croyait bien que le Molochath était à l'Ouest de Siga ; nous allons pourtant voir qu'en dépit de sa conviction, ses propres énonciations nous montrent que c'est à l'Est de cette ville qu'il nous faut le rechercher.

IV. *Strabon a eu connaissance d'un Molochath identique au Mulucha*

Nous lisons dans Strabon que le Molochath séparait la terre des Maures et celle des Massésyliens (2). L'au-

(1) Strabon (XVII, 3, 9) :

Μετὰ δὲ τὴν τῶν Μαυρουσιῶν γῆν ἢ τῶν Μασαισυλῶν ἐστὶν ἀπὸ τοῦ Μολοχᾶθ ποταμὸν τὴν ἀρχὴν λαμβανούσα τελευτώσα δὲ ἐπὶ τὴν ἀκρὰν ἢ καλεῖται... ὄριον τῆς τε Μασαισυλιῶν καὶ τῆς Μασυλεῶν γῆς · σταδίοι δ' εἰσὶν ἀπὸ τοῦ Μεταγωνίου μεχρὶ τοῦ Τρητοῦ ἑξακισχίλιοι · οἱ δ' ἑλάττους φασιν.

Ἐχει δ' ἡ παραλία πόλεις τε πλείους καὶ ποταμούς καὶ χώραν εὐφυῆ · τῶν δ' ἐν ὀνόματι ἀρκεὶ μνησθῆναι. — Ἔστι δὲ πόλις Σίγα ἐν χίλιοις σταδίοις ἀπὸ τῶν λεχθεντῶν ὄρων βασιλεῖον Σοφακός...

Μετὰ δὲ Σίγαν Θεῶν λιμνὴν ἐν ἑξακισίοις σταδίοις · εὐτ' ἄλλοι ἀσημοὶ τοποῖ.

Ταμεν οὖν ἐν σαθει τῆς χώρας ὄρεινα καὶ ἔρημα.

(2) Strabon (XVII, 3, 6)... « Jusqu'au fleuve Molochath, qui sépare la terre des Maures et celle des Massésyliens. »

... μεχρὶ Μολοχᾶθ ποταμὸν ὃς ὀρίζει τὴν Μαυρουσιῶν καὶ τὴν Μασαισυλιῶν γῆν.

teur donne ce renseignement comme contemporain; mais il est manifeste qu'il ne l'était pas; il y avait, en effet, de son temps, plus de 160 ans que le royaume des Massésyliens avait disparu. Or, au moment où ce royaume fut détruit, c'était le Mulucha qui le séparait des États de Bocchus (1). Il en résulte que ce Molochath dont parle ici Strabon n'est autre que ce Mulucha de Pline et de Méla, c'est-à-dire l'Oued-Makta.

V. *Le Molochath de Strabon ne peut d'ailleurs être identique à la Moulouïa*

Cet auteur nous apprend aussi que la ville de Siga était à 1,000 stades de ces limites que formait le Molochath (2). Ce renseignement ne peut s'entendre de la Moulouïa, qui n'est qu'à 350 stades de Siga; mais il s'applique, au contraire, fort bien à la Makta, qui, par mer, est à 1,000 stades de cette ville.

Un autre renseignement que nous donne Strabon ne peut aussi s'appliquer qu'à la Makta. « Les montagnes, » dit-il, qui prennent naissance à celles de Cotès (cap » Spartel) s'étendent, en quelque sorte, jusqu'à ces limites que forme le Molochath (3). Cela ne peut s'enten-

Le même (XVII, 3, 9) « Après la terre des Maures, vient celle des Massésyliens, qui commence au fleuve Molochath. »

Μετα την των Μαυρουσιων γην, ή των Μασαισυλιων έστι από του Μολοχαθ ποταμου άρχην λαμβανούσα.

(1) Pline (V, 2, 19) « Amnis Mulucha Bocchi Massæsylo-
rum que finis. »

(2) Strabon (XVII, 3, 9) « Siga est à 1,000 stades des limites sus-
dites. »

Σιγα έν χιλιοις σταδιοις από των λεχθεντων όρων.

(3) Strabon (XVII, 3, 6) « ... jusqu'au fleuve Molochath, qui limite
» la terre des Maures et celle des Massésyliens. On nomme aussi,
» près du fleuve, une Acra-Megalè et un Métagonion, territoire sans
» eau, stérile. En quelque sorte aussi, la montagne qui vient des
» montagnes de Cotès s'avance jusque-là. »

... μεχρι Μολοχαθ ποταμου ός όριζει την Μαυρουσιων και την Μασαισυλιων
Revue africaine, 29^e année. N^o 169 (JANVIER 1885). 4

dre de la Moulouïa, qui traverse les montagnes, à son embouchure, par un étroit défilé. Au contraire, les montagnes se terminant au cap d'Arzéou, s'y trouvent à la fois assez proches et assez éloignées de l'Oued-Makta, pour que l'auteur de ce renseignement ait pu dire *très exactement* que ces montagnes s'étendaient, *en quelque sorte*, jusque-là.

Si l'on admettait que ces deux indications étaient contemporaines de Strabon, il s'en déduirait que sous Juba II, ou tout au moins sous les derniers rois Bocchides, les limites des deux royaumes étaient à la Makta; mais il est manifeste qu'il n'en était pas ainsi, et que ces détails se rapportaient au Molochath du temps des Massésyliens.

VI. Causes de l'embarras de Strabon

On remarquera aussi que Strabon, dans sa description de la Mauritanie côtière, s'arrête deux fois pour donner, sur le pays, des renseignements d'ordre général. La première fois, c'est quand, après avoir cité les Colonnes d'Hercule (1), il a nommé le fleuve Molochath comme limite du pays des Maures. A ce moment, il mentionne les peuples des régions de l'Ouest (Maures, Massésyliens, Éthiopiens, Hespériens, Pharusiens et Nigrites) avec des détails portant sur leur vie nomade, leurs armes et le harnachement de leurs montures. Ensuite, après leur avoir attribué une origine indienne, il énumère

γην καλεῖται δὲ καὶ Ἄκρα Μεγάλη πλησίον τοῦ ποταμοῦ καὶ Μεταγωνίου τοποῦ ἀνδρὸς καὶ λυπρὸς σχεδὸν δὲ τι καὶ τὸ ὄρος τὸ ἀπὸ τῶν Κωταίων μεχρὶ δευρὸ παρατείνει.

Au lieu de Κωταίων, MM. Muller et Dubner, dans leur admirable édition de Strabon publiée par Firmin Didot, ont cru devoir corriger Κωτέων; je me permettrai de protester contre ce changement : Κωταῖοι est l'adjectif très régulier de Κωτεις, et, pour plusieurs raisons géographiques, Κωταίων donne un sens plus plausible que Κωτέων.

(1) Strabon (XVII, 3, 6).

leurs derniers rois : Bogud, Bocchus, Juba II et Ptolémée (1). Il signale plus loin certaines erreurs d'Eratosthènes, d'Artemidore et de l'auteur romain Gabinius, et termine ce récit par quelques mots sur les éléphants du pays (2).

Cela fait, il reprend sa description de la côte, nomme Siga, le Port des Dieux et « quelques villes sans importance » (3); puis, au moment où, normalement, il devrait nommer le Mulucha de Pline et de Méla, ou ce Molochath qu'il a placé par erreur ailleurs, à cet instant, Strabon se dérobe tout à coup, et se remet à nouveau à donner une série de renseignements généraux sur la Mauritanie (4).

Mais, cette fois, il ne s'agit plus des mœurs des Indigènes; mais seulement de la nature physique du pays. Il y cite Posidonius, dont, en effet, les ouvrages habituels traitaient de la géographie physique. Il mentionne de lui une remarque sur le peu d'importance des rivières de la Libye, pour lui opposer une observation d'Artemidore qui n'est pas vraie pour cette partie de l'Afrique, et pour donner sur leur désaccord sa propre opinion. Il parle ensuite d'une source de bitume, des scorpions ailés et non ailés du pays, de ses tarentules et de certains lézards énormes. Puis, il passe aux pierres précieuses, aux dépôts de coquilles marines, à un certain arbuste mellifère du genre du lotos, dont les Indigènes faisaient du vin. Il parle ensuite du blé, des doubles moissons et des épis énormes que produit la Libye, malgré le peu de soin mis aux semailles. Puis, il s'occupe des précautions de costume prises par les habitants pour se préserver de la morsure des serpents (5).

(1) Strabon (XVII, 3, 7).

(2) Strabon (XVII, 3, 8).

(3) Strabon (XVII, 3, 8).

(4) Strabon (XVII, 3, 10).

(5) Strabon (XVII, 3, 11).

Ce n'est qu'après cette longue digression qu'il revient à la description de la Mauritanie côtière, par la mention de la ville d'Iol (1).

On reconnaît facilement, à cette marche du récit et à ces deux arrêts de l'auteur, l'un à la hauteur de la Moulouïa, l'autre à la hauteur de la Makta, que Strabon a eu entre les mains deux documents différents dont chacun donnait au pays une limite différente, l'un à la Moulouïa, l'autre à la Makta. Chacun des deux auteurs s'arrêtait à la limite qu'il connaissait, avant de passer à la région voisine, pour donner sur celle qu'il allait quitter un certain nombre de détails d'ordre général. Chacun, suivant son caractère ou le sujet de ses études, s'appesantissait sur certains points et délaissait les autres; c'est ainsi que celui qui s'est arrêté à la Moulouïa s'est principalement occupé des peuples du pays et de leurs mœurs, au lieu que l'autre a étudié surtout cette région dans ses productions naturelles.

C'est dans cette remarque que se trouve la clef des embarras dans lesquels Strabon s'est débattu à la fin de son 17^e livre. Cet auteur, qui a vécu en Asie Mineure, et qui, dans ses voyages d'Occident, n'a jamais dépassé l'Italie (2), ne connaissait pas l'Afrique, et n'a eu, pour la décrire, que deux documents principaux qu'il a crus tous deux *contemporains*, bien que l'un d'eux, celui dont nous avons cité plus haut trois extraits, fût, au contraire, plus ancien de 160 ans.

(1) Strabon (XVII, 3, 12).

(2) Strabon (XVII, 5, 15) « Nous sommes allé à l'Ouest de l'Arménie, aux localités de l'Étrurie qui regardent la Sardaigne, et au Midi du Pont-Euxin, aux frontières de l'Éthiopie. »

Επηλθομεν δε ἐπι δυσιν μεν ἀπο της Ἀρμενίας μεχρι των κατα Σαρδωνια τοπων της Τυρρηνιας ἐπι μεσημβριανδε ἀπο του Εὐξεινου μεχρι των της Αἰθιοπιας ὄρων.

VII. *Le Molochath a été signalé par Polybe*

Quel était ce premier auteur dont Strabon a si mal employé les données vieilles de 160 ans, en les combinant avec des renseignements de sa propre période ?

On sait que pendant la troisième guerre punique, Scipion Émilien autorisa l'historien grec Polybe à s'embarquer sur une flotte romaine chargée de reconnaître et bien sûrement aussi de soumettre et de rançonner toutes les villes phéniciennes des côtes Nord et Ouest de l'Afrique (1). A la suite de cette expédition, Polybe composa une description géographique de cette région, qu'il inséra dans le 34^e livre de son *Histoire générale*. Ce livre est aujourd'hui perdu, et il en reste à peine des extraits. Néanmoins, comme c'est à l'époque seule de Polybe que les Maures, les Massésyliens et les Massyles se partageaient le Nord de l'Afrique, on ne peut pas douter que ce ne soit à lui qu'il faille attribuer le document original où il était question de la division de l'Afrique entre ces trois peuples, et où, par conséquent, il était question du Molochath, limite des Maures et des Massésyliens.

En outre, dans le résumé que nous a laissé Pline de la description donnée par Polybe de la côte d'Océan, on remarquera que ce dernier nommait *Darath* et *Masalath* (2) deux fleuves que d'autres renseignements nous

(1) Pline (V, 1, 8) « Scipione Æmiliano, res in Africâ gerente, » Polybius, annalium conditor, ab eo acceptâ classe, scrutandi illius » orbis gratia, circumvectus, prodidit... » On voit par ce récit que » Polybe s'était procuré sur la côte *des détails* fort exacts jusqu'au-delà du fleuve Darath (Oued-Dara), limite du Grand Désert, et même jusqu'au Promontorium Hesperium, ou cap d'Occident, que j'assimile au cap Bojador.

(2) Pline (V, 1, 8) « ... Polybius tradidit... gentes Salatitos et Masatos, flumen Masalat, flumen Darat... »

font connaître sous les noms de Dara(1) et de Massa (2), appellation qu'ils ont conservée jusqu'à nos jours (3). Cette forme finale *ath* ne se retrouve plus ni dans les historiens, ni dans les géographes latins. On ne la revoit que dans ce *Μολοχαθ* de Strabon et dans une quinzaine de noms qui apparaissent, 300 ans après Polybe, dans les Tables de Ptolémée. Or, on sait que cet auteur a connu l'œuvre géographique de Polybe et en a fait le plus grand usage. On a donc le droit d'en conclure que cette forme finale *ath* était une forme habituelle du temps de Polybe, sans doute phénicienne, tombée depuis en désuétude (4); de telle façon que, dans les cas, d'ailleurs fort rares, où nous la retrouvons chez des écrivains anciens, nous devons reconnaître que ces auteurs ont tiré des œuvres de Polybe (5) les noms qui la portent. Il y a là, nous le

(1) Orose (I, 2) disait qu'il existe en Afrique un grand fleuve ayant son origine dans l'Atlas, et nommé par les habitants du pays *Dara*, et par les autres *Nuchul* ou *Nuhul*. Il s'agit de l'*Oued-Dera* supérieur. Le mot *Nuhul* est un ancien nom libyen qui, comme l'ancienne langue du pays, avait une origine sémitique. C'est le vieux mot assyrien et chaldaïque ܢܚܪ (*Nahar*, que la permutation égyptienne de l'*r* en *l* a changé en ܢܚܠ que les Grecs ont écrit *Νελοϛ*. *Nehel*, dans le sens de *fleuve* ou *cours d'eau*, se retrouvait dans l'ancienne géographie africaine.

(2) Ptolémée (Libye intérieure) « *Μασσα ποταμου ἐκβολαι.* »

(3) L'*Oued-Meça* et l'*Oued-Dera*. Ben Khaldoun les a cités plusieurs fois.

(4) Ce *θ*, qui paraît et disparaît, n'aurait-il pas quelque analogie avec le *la merboula* arabe? Nous signalons ce cas aux savants qui s'occupent des anciennes langues orientales.

(5) On retrouve cette finale *αθ* dans Ptolémée, aux noms suivants (Livre IV, 4 et 1):

<p>Σαλατου ποτ. εκβ. Σαλαθ πολις.</p>	}	<p>Fleuve et ville de Sala cités par Pline. — Ptolémée, qui a reproduit sur ses Tables plusieurs listes toutes relatives à un même pays, les a aussi nommées ailleurs Σαλα.</p>	}	<p>Ville de Sela, O.-Sela ou...</p>
---	---	---	---	-------------------------------------

pensons, une preuve supplémentaire que c'est bien à Polybe, et non à un autre auteur de la même époque, qu'il faut attribuer la mention primitive du nom *Μολοχαθ*.

VIII. Pourquoi Strabon a cru contemporains des renseignements datant d'un siècle et demi?

Disons d'abord que ce n'est pas dans l'ouvrage original de Polybe lui-même que Strabon a trouvé les détails qu'il a transcrits sur le Molochath. Strabon n'a jamais eu sous les yeux les œuvres du célèbre Achéen; tout ce qu'il en a jamais su, il ne l'a connu que par l'inter-

<i>Ιάγαθ πολις.</i>	} Fleuve Mulucha de Plin et de Méla.	} Oued-Makta.
<i>Άκραθ πολις.</i>		
<i>Μολοχαθ ποτ. εκβ.</i>		
<i>Μολοχαθ πολις.</i>	} Mulucha de Frontin. — C'est la ville prise par Marius.	} A rechercher sur l'Oued-Makta.
<i>Αικαθ πολις.</i>		
<i>Δοραθ πολις.</i>	} Sur le fleuve Dara.	} Sur l'Oued-Dera.
<i>Δοραθ πολις.</i>		
<i>Ασαραθ ποτ. εκβ.</i>	} Le fleuve Issaris de l'ano- nymé de Ravenne.	} Oued-Tafna, autre- ment O.-Isser.
<i>Χυλεμαθ ποτ. εκβ.</i>		
<i>Χυλεμαθ ποτ. εκβ.</i>	} Fleuve de <i>Κελαμα</i> , nommé par Ptolémée: la Calama de l'itinéraire d'Anto- nin.	} Oued-Teddaa, d'a- près l'opinion commune, qui assimile Calama à Nedroma.
<i>Νασαβαθ ποτ. εκβ.</i>		
<i>Νασαβαθ ποτ. εκβ.</i>	} Nasava, Sava ou Saba de l'itinéraire d'Antonin.	} Oued-Neça, près Bougie.
<i>Χοβαθ πολις.</i>		
<i>Χοβαθ πολις.</i>	} Choba de l'itinéraire d'An- tonin.	} Ziama.
<i>Ιάρσαθ πολις.</i>		
<i>Ιάρσαθ πολις.</i>	} Usar de l'anonyme de Ra- venne.	} Oued-Isser, près Dellys.
<i>Ασαραθ ποτ. εκβ.</i>		
<i>Ίραθ πολις.</i>	} Rusicada des itinéraires.	} Philippeville.
<i>Θουσιαγαθ πολις.</i>		
<i>Υζικαθ πολις.</i>		

médiaire de Posidonius, philosophe célèbre et écrivain très considérable qui vivait du temps de Sylla et de Pompée (1). Posidonius, dont les ouvrages sont perdus, s'occupait surtout, en fait de géographie, des questions relatives à la nature.

A l'époque de Posidonius, les œuvres de Polybe n'étaient pas encore entièrement connues des Grecs. Tout porte à croire que l'illustre Achéen avait laissé son manuscrit dans la maison des Scipions, ses protecteurs; Posidonius fut un des rares écrivains antérieurs à Tite-Live auxquels il fut donné de pouvoir le consulter. Son maître, Pancetius, ami de Scipion Émilien, avait pu en prendre des extraits ou même une copie dans la bibliothèque de ce général, et les laisser à Posidonius, qui était son élève, et qui prit la succession de l'école qu'il avait fondée à Rome. Posidonius lui-même fut le familier de Pompée, lequel était gendre de ce Scipion que César vainquit en Afrique, et aura eu ainsi l'accès de la bibliothèque et la facilité de parcourir à son gré l'ouvrage original (2).

Quoi qu'il en soit des moyens par lui employés, il est certain que Posidonius a tiré de Polybe une quantité de renseignements importants, mais qu'il ne s'est servi que de ceux de ces documents qui se rapportaient à ses propres études, c'est-à-dire à la géographie physique. C'est ainsi qu'il a reproduit ce que Polybe avait dit de la forme de la terre, des zones du globe terrestre, de l'Océan, des nuages et des pluies, des mers et des fleuves, de l'étendue du monde habité, des peuples qui en occupaient les réglons, de la forme et des diverses étendues de la mer intérieure, etc.

Et c'est pourquoi aussi il n'a cité que par occasion

(1) La preuve que Strabon n'a connu Polybe que par l'intermédiaire de Posidonius est assez longue à déduire. Ce travail dépasserait les limites d'une note. Nous en avons fait l'objet d'un appendice.

(2) Voir l'appendice.

quelques noms de villes et de fleuves, à propos des régions qu'il avait à décrire.

Posidonius avait, dans son ouvrage sur l'Océan, donné un résumé de l'œuvre géographique de Polybe, résumé que nous a conservé Strabon, avec les observations qu'il avait inspirées à Posidonius; mais dans la suite, il ne paraît pas qu'il ait pris la peine de citer Polybe quand il lui empruntait ses renseignements, excepté quand il croyait utile de les discuter (1).

De cette méthode, du reste habituelle aux écrivains de l'antiquité, il résulta que, dans la suite, on put considérer comme contemporains à Posidonius des faits déjà vieux d'un siècle au moment de sa mort. C'est évidemment ce qui est arrivé pour le Molochath. Posidonius, pour qui la question avait peu d'importance, a pu reproduire comme contemporains des renseignements qui dataient de 20 ans environ avant sa naissance, et qui, du reste, étaient encore vrais, en quelque sorte, au moment de ses études (2). De son côté, Strabon, qui croyait ces

(1) Strabon ne mentionne Posidonius que trois fois à propos de Polybe :

Strabon (X, 5, 3). Polybe avait dit qu'il ne suivrait pas l'exemple d'Eudoxe et d'Ephore, qui avaient composé leurs œuvres sur des *on dit courant dans le peuple*; mais qu'il décrirait les choses telles qu'elles étaient *actuellement*, et cependant, ajoutait Strabon, il ne s'en est pas moins servi souvent de ces traditions populaires, non seulement à propos de distances entre des localités étrangères à la Grèce, mais même sur des distances entre des villes grecques, — négligence qui lui a valu d'être trouvé en faute par *Posidonius*, par Artémidore et par d'autres.

Strabon (II, 3, 3). Polybe disait que le pays situé sous l'équateur était fort élevé. Posidonius blâmait cette assertion.

Strabon (III, 4, 13). Polybe avait prétendu que Tibérius Gracchus avait ruiné, dans une campagne, 300 villes celtibériennes. Posidonius se moquait de ce récit : « Polybe, disait-il, a voulu ici flatter Gracchus. Il a fait son compte comme on le fait pour les triomphes où la moindre tour figure comme grande ville. »

(2) La ruine de Carthage et la chute du royaume massésylien sont de. 446 av. J.-C.

renseignements contemporains de Posidonius, qu'il avait connu dans son enfance (1), a pu croire, quand il les a recueillis, qu'ils étaient vrais encore de son temps.

Ce fait, que Strabon a pris dans Posidonius les renseignements que celui-ci avait tirés de Polybe explique aussi pourquoi Strabon a cité si peu de noms de villes et de fleuves dans le Nord de l'Afrique. C'est que Posidonius, qui ne s'occupait que des questions d'histoire naturelle, n'avait donné qu'incidemment des mentions géographiques. Faute de mieux, Strabon avait reproduit ces indications, croyant peut-être même que Polybe n'en avait pas donné davantage.

IX. Critique du dernier livre de Strabon (2)

On peut, il est vrai, s'étonner que Strabon, d'ordinaire si judicieux et si sagace, n'ait pas su deviner qu'il y

Les meilleurs calculs portent la mort de Polybe à la naissance de Posidonius	127	av. J.-C.
La fin de la guerre de Jugurtha est de	106	—
A ce moment, le Molochath était encore la limite des Maures et des Massyles.		
Les meilleurs calculs portent la mort de Pancætius à	100	—
La naissance de Strabon à	54	—
La mort de Posidonius (84 ans) à	43	—
La mort de Juba, citée dans le 17 ^e livre de Strabon comme récente, est de	22	—

(1) C'est ce que Strabon nous apprenait lui-même dans son 7^e livre, aujourd'hui perdu, mais dont Athénée a conservé ce souvenir (XIV, 657) : « Strabon dit dans son 7^e livre avoir connu Posidonius, » le philosophe du Portique. »

Στραβων... λεγει αυτον εν τη εβδομη της αυτης πραγματειας ιγκωκεναι Ποσειδωνιον τον απο της Στωας φιλοσοφον.

(2) Strabon (XVII, 3, 9) « La terre des Massésyliens finit au cap » qu'on nomme... limite du territoire des Massésyliens et de celui » des Massyles (Μασαισυλιων γη). Ιελευτωση επι την ακραν η καλειται... οριον της τε Μασαισυλιων και της Μασυλιων γης. M. Dubner, dans l'édition Didot, a rempli la lacune par le mot Τρητον, qui se rencontre un peu plus loin. Cette restitution est peut-être téméraire.

avait une erreur de temps dans les indications de Posidonius, et qu'il ne l'ait pas corrigée. Mais, il faut bien le dire, Strabon, déjà vieux quand il écrit la fin de son 17^e livre, qui est le dernier de ses œuvres, ne se ressemble déjà plus à lui-même. Tout y respire la fatigue et l'ennui. On sent que l'auteur a hâte d'en finir, et que, le travail fait, il ne songe même pas à en relire le contenu. Le style y est lâche, disparate, incorrect; les phrases s'embarrassent et se heurtent; parfois, l'auteur y laisse en blanc des mots qu'il ne pense plus ensuite à remplir; les matières n'y ont pas ordre régulier ni naturel: elles vont au hasard de la première transition qui se présente. Ainsi, à propos de Siga, ville située sur la Tafna actuelle, Strabon nous parlera de Syphax, dont elle fut la résidence, et ensuite des rois Massyles qui le vainquirent et de Juba I; bien que ces rois Massyles ni Juba n'aient jamais possédé cette ville, l'auteur n'en continuera pas moins l'histoire de ce dernier prince et racontera qu'il avait Zama pour capitale. Il parlera alors de la ruine de Zama, sans prendre garde que l'histoire de Juba II et celle de Zama avaient leur place marquée dans le chapitre de l'Afrique propre, et n'avaient que faire à propos de la Mauritanie (1).

Après cette excursion dans les environs de Carthage, Strabon en reviendra à Iol, parlera de Saldæ, près du pays des Massésyliens; là-dessus, après avoir dit que la partie de leur domaine voisine des Maures était la plus productive, et celle voisine des Massyles la plus ornée, il ajoutera que celle-ci fut fortement dévastée dans plusieurs guerres; en conséquence, il énumèrera ces guerres, puis d'autres étrangères à cette région, et citera, pour finir ce propos, les villes détruites par Métellus Scipion et par César, bien que la lutte qui eut lieu entre ces deux généraux se soit restreinte aux environs de

(1) Strabon (XVII, 3, 12).

Thapsus, et qu'aucune des villes détruites n'ait jamais appartenu aux Massésyliens (1).

En revanche, à propos de Carthage (2), Strabon, après avoir dit que les Romains donnèrent à Massinissa une partie du territoire carthaginois, ajoutera (ce qu'il aurait dû faire à propos des Massyles et non de Carthage) comment ce prince amena les Numides à la culture des champs. Cette phrase lui servira de transition pour parler longuement de la vie primitive des Massésyliens, de l'origine de leur surnom, etc. Ce n'est qu'après une longue digression qu'il en reviendra à Carthage (3).

Mais ce n'est pas tout, et Strabon ne s'en tient pas à ces négligences. A chaque pas, il commet des erreurs graves, et, dans sa précipitation d'en finir, il cite de mémoire, sans prendre la peine de recourir aux textes. Ainsi fait-il mourir Adherbal à Utique (4), prétend-il qu'Auguste donna les Mauritanies à Juba II en sus de son royaume paternel (5), veut-il qu'Hippône Zarite ait été une résidence royale (6), et oublie-t-il, en dépit des

(1) Strabon (XVII, 3, 12, 13 et 14).

(2) Strabon (XVII, 3, 15).

(3) Strabon (XVII, 3, 16).

(4) Strabon (XVII, 3, 12). « Jugurtha, après avoir assiégé et pris Adherbal dans Utique et l'avoir tué... »

Ἐκεῖνος γὰρ Ἀδαρβαλα ἐκπολιορκήσας ἐν Ἰτυκῇ καὶ ἀνελεῖν.

(5) Strabon (XVII, 3, 7). « A la mort de Bocchus et de Bogud, Juba obtint le commandement de ces régions, grâce au présent que lui fit César de ce domaine en sus du domaine paternel. »

... δόντος τοῦ Σεβαστοῦ Καίσαρος καὶ ταύτην αὐτῷ τὴν ἀρχὴν πρὸς τὴν πατρίδα.

(6) Strabon (XVII, 3, 13). « Les deux Hippone, l'une voisine d'Utique, l'autre plus en deçà, plutôt proche du Treton; toutes deux résidences royales. »

Οἱ δύο Ἰππωνες ὁ μὲν πλησιον Ἰτυκῆς ὁ δὲ ἀπωτέρω πρὸς τὴν Τρητὴν μαλλόν, ἀμφὶ βασιλεία.

Le renseignement est d'ailleurs faux pour toutes deux, comme je l'ai montré dans mon itinéraire de Rusicada à Hippone, publié dans les 6^e et 7^e bulletins de l'Académie d'Hippone.

citations de son 3^e livre (1), que le Metagonium était une région de Numidie (2).

Tant d'incorrections, tant de négligences, tant d'erreurs, nous permettent donc de décider, titres en mains, qu'à la fin de son 17^e livre, Strabon ne mérite plus une confiance absolue, et qu'on peut, sans scrupule, rejeter ses assertions quand elles sont contredites par d'autres auteurs. On le peut d'autant mieux, dans le cas présent, que Strabon, en plaçant le Molochath à l'Ouest de Siga, est non seulement en contradiction avec Méla et Pline, mais qu'il l'est surtout avec lui-même, puisque trois sur quatre de ses propres affirmations ne peuvent s'appliquer qu'à l'Oued-Makta.

X. *Objection : Siga était la capitale de Syphax*

Il m'a été fait cette objection que, Siga ayant été l'une des résidences de Syphax, roi des Massésyliens, il en résulte que le Molochath, limite des Massésyliens, devait se retrouver forcément à l'Ouest de Siga.

Je pourrais me contenter, à ce propos, de faire une remarque : c'est que, lors même que le Molochath (Makta) aurait été la limite des Massésyliens au temps de Syphax (ce qui n'est pas), il n'en résulterait pas pour cela qu'il fût à l'Ouest de Siga.

Syphax, en effet, n'était pas seulement le roi des Massésyliens ; il était aussi le roi de presque tous les Numi-

(1) Strabon (III, 5, 5) « Dans le Metagonion, région de Numidie. »
... ἐν τῷ Μεταγωνίῳ Νομαδικῷ ἔθνεϊ.

(2) Strabon (XVII, 3, 5) « On nomme aussi une Acra Megalé près » du fleuve, et un Metagonion, localité aride et stérile. »

Καλεῖται δὲ καὶ Ἀκρὰ Μεγάλη πλησίον τοῦ ποταμοῦ καὶ Μεταγωνίου τοποῦ ἀνυδροῦ καὶ λυπροῦ.

Strabon dit ici du Metagonion, dont il semble vouloir insinuer que c'est un cap, ce que Timée disait de la Libye avant Polybe, qui taxait cette opinion de conte populaire inventé par les Grecs.

des (1), Massésyliens et autres. Ses États comprenaient, outre les domaines de sa tribu natale, ceux des Nomades maures qui occupaient l'extrémité de l'Afrique voisine de l'Océan, en face de Gadès. Nous l'y voyons, en effet, en 213, faire acte de souverain en y rassemblant une armée immense, avec laquelle il prétendait passer en Espagne pour y faire la guerre aux généraux carthaginois (2).

Les attaques de Massinissa, alors allié de Carthage, l'empêchèrent, il est vrai, de mettre son dessein à exécution (3); mais il n'en restait pas moins, en 208, le plus puissant roi de l'Afrique (4), et son royaume, qui faisait face surtout à la région de l'Espagne où se trouvait Carthagène (5), n'en était pas moins propre, par ses frontières, qu'un étroit passage séparait seul de l'Europe, à toute entreprise contre l'Espagne (6). Rien n'empêche donc que ce soit, non pas comme roi des Massésyliens, mais comme souverain des Maures nomades, que Sy-

(1) Tite-Live (XXIV, 48) en 213 av. J.-C. « Syphax erat rex Numidarum. »

(2) Tite-Live (XXIV, 48), 213 av. J.-C. « Syphax cum paucis equitibus in Maurusios ex acie Numidas (extremi prope Oceanum ad versus Gades colunt), refugit, affluentibus que ad famam ejus indique Barbaris, ingentes brevi copias armavit. Cum quibus antequam in Hispaniam, angusto freto trajiceret... »

(3) Tite-Live (XXIV, 48), 214 av. J.-C. « Cum quibus (copiis) antequam (Syphax) in Hispaniam angusto freto trajiceret, Massinissa cum victore exercitu advenit, isque ibi cum Syphace, ingenti gloria per se sine ullis Carthaginensium opibus, gessit bellum. »

(4) Tite-Live (XXVIII, 17), 206, av. J.-C. « Magnum in omnia momentum Syphax affectanti res Africæ erat, opulentissimus ejus terræ rex... finibus etiam regni apte ad Hispaniam, quod freto exiguo dirimuntur positus. »

(5) Tite-Live (XXVIII, 17), 106 av. J.-C. « Massæesili, gens affinis Mauris, in regionem Hispaniæ maxime quâ sita Nova Carthago est, spectant. »

(6) Voir la note 2.

phax ait possédé Siga et y ait reçu la visite d'Hasdrubal et de Scipion (1).

Je ne veux pourtant pas m'appuyer de ce raisonnement pour rejeter l'argument qui m'est opposé. Je crois bien qu'en effet, Siga appartenait aux Massésyliens. Ces paroles de Tite-Live que le pays des Massésyliens s'étendait surtout en face de Carthagène, et que les Nomades maures vivaient près de l'Océan, à l'extrémité de l'Afrique, en face de Gadès, montrent qu'à cette époque, ces derniers n'occupaient, dans l'Ouest, que la région qui est au delà des Colonnes d'Hercule, et que le domaine propre des Massésyliens s'étendait, non pas seulement jusqu'à la Moulouïa, mais jusqu'au détroit lui-même. Mais de ce fait que la frontière des Massésyliens était, du temps de Syphax, à l'Ouest de Siga (213), il ne résulte pas du tout qu'elle fût encore au même endroit 60 ans après, au moment où Polybe, visitant cette côte, en faisait la description telle qu'elle était de son temps (2).

Il ne faut pas oublier, en effet, que nous avons affaire à des tribus errantes, qui n'avaient aucune attache au sol et dont les royaumes se formaient et se dissipaient au hasard des moindres événements. La race indigène qui leur était soumise passait avec indifférence de la

(1) Tite-Live (XXVIII, 16), en 206.

Ce qui me fait croire que ce fut à Siga que Syphax reçut Hasdrubal et Scipion, c'est que le port où cette visite eut lieu est nommé dans le texte *regius portus*, et que, d'autre part, Siga est la seule ville de cette région dont on ait parlé comme d'une résidence de Syphax.

(2) C'était, en effet, un des principes de Polybe, *en fait de géographie*, de ne tenir compte que des faits contemporains. C'est ce que nous apprend Strabon (X, 3, 5), qui reproduit ainsi ses propres paroles : « Quant à nous, dit-il, nous présenterons les choses *telles* » *qu'elles sont aujourd'hui*, et quant à la position des lieux et quant à » leurs distances. »

Ἡμεῖς δὲ φησὶ να νῦν ὄντα δηλωσομεν καὶ περὶ θεσεως τοπων καὶ διαβημάτων.

domination des uns à la domination des autres. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que, pendant cette période de 60 ans, qui fut fertile pour l'Afrique en événements considérables, et pendant laquelle les Massésyliens en particulier subirent de grands désastres, les divisions politiques du pays aient pu changer; rien n'empêche que les Numides de Mauritanie n'aient d'abord répudié le gouvernement de Syphax, qui n'était pas leur roi national, pour se remettre sous l'autorité de Bocchar, chef légitime de leur tribu; puis que, sous son commandement, ils aient profité de la lutte malheureuse que les Massésyliens soutenaient dans l'Est contre les Romains, pour les attaquer dans l'Ouest et les refouler successivement jusqu'à la Makta.

La première mention de ce réveil de la nationalité des Nomades maures date de 205. A ce moment, Syphax était encore en paix avec les Romains, sans être réellement en guerre avec les Carthaginois. A la mort de Gala, roi des Massyles, et de ses deux premiers successeurs, il était intervenu dans les affaires de ce peuple en promettant sa protection au jeune roi qui venait d'être nommé par un parti (1), en haine de Massinissa, alors occupé en Espagne (2). Celui-ci passa chez Bocchar, roi des Maures, qui lui donna une escorte de 4,000 cavaliers pour le conduire, sans doute à travers le petit désert, jusque dans son pays natal (3). Or, comme Bocchar n'a pas pu reprendre son indépendance sans faire la guerre à Syphax, cet appui donné à Massinissa, ennemi mortel

(1) Tite-Live (XXIX, 29), en 205.

(2) Tite-Live (XXIX, 29), en 205.

(3) Tite-Live (XXIX, 39), en 205. « Et Massinissa, audita morte » patris dein nece fratres patruele ex Hispania in Mauritamam (Bocchar ea tempestate rex Maurorum erat) trajicit. Ab eo supplex infimis precibus auxilium itineri quoniam bello non poterat quatuor » millia Maurorum impetrant. Cum iis præmisso nuntio ad paternos » suos que amicos, quum ad fines pervenisset, quingenti ferme Numidæ ad eum convenerunt. »

de ce prince, était un acte d'hostilité tel qu'on ne peut pas douter, qu'à ce moment, il n'y eût guerre ouverte entre les deux rois.

Cette guerre se continua par la suite, et il paraît qu'elle fut assez sérieuse pour que Syphax fût obligé de dégarnir de troupes toute la partie orientale de son royaume. On ne peut guère, en effet, expliquer autrement comment en 205, Massinissa, chassé de son royaume, que gardaient les lieutenants et les garnisons de Syphax (1), réduit à errer avec une poignée d'hommes entre le pays des Syrtes et celui des Garamantes (2), a pu traverser sans encombre, avec quelques cavaliers, toute la région du Tell qui s'étend du désert à Hippone Royale, et revenir ensuite de cette ville au désert (3). Cette guerre contre les Maures (car il n'y avait qu'avec eux que Syphax pût avoir une guerre de cette importance) était même une des raisons que Massinissa invoquait auprès de Lœlius, à Hippone, pour qu'il pressât Scipion de passer en Afrique : « Votre » proconsul, s'écriait-il, a tort de compter sur la fidélité » de Syphax : en ce moment, les Carthaginois font tout » pour le ramener à leur parti. Encore embarrassé par » les guerres qu'il soutient sur ses frontières, il ne sait » pas encore ce qu'il fera ; mais laissez-lui le temps d'arranger ses affaires comme il le désire, et il prouvera » par ses actes combien sa fidélité est peu sincère (4). » En cela, le prince Massyle était bien renseigné ; Sy-

(1) Après la ruine de Syphax, on voit Massinissa reconquérir son royaume en en chassant les gouverneurs et les garnisons de son rival. Tite-Live (XXX, 41, en 203 : « Syphax inde (c.-à-d. ex Massylo- » rum regno) præfectio præsidiis que suis, vetere se continebat » regno. »

(2) Tite-Live (XXIX, 33), en 205.

(3) Tite-Live (XXIX, 5), en 205.

(4) Tite-Live (XXIX, 4), en 205. « Is (Massinissa) segniter rem » agi ab Scipione questus, quod tum non jam exercitum in Africam » trajecinet, percussis Carthaginensibus. Syphace impedito finitimis » bellis ; — quem incertum hæerere ; — si spatium ad sua, ut velit, » componenda detur, nihil sincerâ fide cum Romanis acturum. »

phax, ayant épousé la fille d'Hasdrubal, n'attendit même pas la fin de sa guerre de l'Ouest pour écrire à Scipion qu'il s'opposerait à son débarquement en Afrique (1); et si, lors du débarquement des Romains, il accourut joindre l'armée d'Hasdrubal (2); et repartit presque aussitôt pour son pays, donnant pour raison qu'il avait à le défendre contre les Barbares, ses voisins (3). Sur le pressant appel des Carthaginois, que Massinissa venait de trahir et dont Scipion assiégeait les villes, il revint à leur secours; mais il était certainement assez loin dans l'Ouest, puisque déjà Scipion assiégeait Utique depuis 40 jours, quand il reparut dans les environs de cette place (4).

A partir de ce moment, l'histoire, toute occupée des campagnes de Syphax contre les Romains (5), se tait sur

(1) Tite-Live (XXIX, 23), en 205.

(2) Appien (VIII Pun. 14), en 205. « Syphax donc, soit qu'il eût peur, soit qu'il fût infidèle pour une part à chacun des deux partis, donna pour raison que des Barbares voisins infestaient son royaume, et rentra dans ses États. »

Συφαξ μὲν σὺν εἴτε δεισὰς εἴτε ἀπιστοῦς ἐς ἐκωτεροὺς γιγνομένου παρὰ μέρος ἐσκηψύτο τι λυπεῖν τὴν ἀρχὴν αὐτοῦ τοὺς ὁμοιοὺς βαρβάρους καὶ ἀνέξουγγυεν ἐς τὰ ὀκεία.

(3) Appien (VIII, Pun. 13), en 205.

(4) Tite-Live (XXIX, 35), 204 av. J.-C.

(5) Prise de Tholunte (Appien, VIII, 18), 203.

Fausse négociation engagée par Scipion. Leur rupture (T.-L., XXX, 4), 203.

Incendie du camp de Syphax (T.-L., XXX, 5), 203.

Sa retraite à Obba. Bataille des Grandes-Plaines (T.-L., XXX, 7, 8), 203.

Bataille du Fleuve. Prise de Syphax (T.-L., XXX, 11), 203.

Prise de Cirta (T.-L., XXX, 12), 203.

Massinissa reconquiert son royaume (T.-L., 41), 203.

Bataille de Zama (T.-L., XXX, 33), 202.

Défaite de Vermina (T.-L., XXX, 36), 202.

Traité de paix mettant fin à la deuxième guerre punique (T.-L., XXX, 43), 201.

ce qui se passa sur les frontières occidentales ; mais on ne peut pas douter que Bocchar, qui n'avait pas hésité à faire la guerre aux Massésyliens quand il était leur seul ennemi et qu'ils étaient au faite de leur puissance, n'ait pas vigoureusement mis à profit les désastres qui les écrasaient dans l'Est et qui leur interdisaient toute défense sérieuse de son côté. On est en droit de croire que ce fut pendant cette période que, d'avantages en avantages, il ramena leur frontière jusqu'à la Makta. Ce ne fut qu'à partir de 200, date à laquelle Vermina, fils de Syphax, obtint la paix des Romains (1), que ce prince, tranquille sur sa frontière orientale, put réagir avec quelque succès contre les empiètements des rois Maures. Sa frontière de l'Ouest put dès lors rester fixée à cette rivière, où Polybe, 50 ans plus tard, la trouva encore établie.

Il ne faut pas oublier non plus que cette affirmation qu'on m'oppose, Pline l'a déjà faite il y a 1800 ans (2), sans croire qu'il fût besoin d'en donner l'explication. Tout en disant que Siga avait été une résidence de Syphax, il place le Mulucha, frontière des Massésyliens, sur l'emplacement de la Makta. Seulement, dans Pline, la date où le Mulucha était la frontière des Massésyliens, est fixée par un nom, celui de Bocchus. Or, on sait que le plus ancien des Bocchus, celui qui trahit Jugurtha, vivait encore en 91 (3) ; d'autre part, les Massésyliens ont disparu comme nation en 149, ce qui prouve qu'à cette époque, Bocchus était encore très jeune. Il en résulte que ce renseignement provient de Polybe, dont il était contemporain. Il éclaire donc celui que nous lisons

(1) Ambassade de Vermina au Sénat. (T.-L., XXXI, 11), en 200. Traité de paix entre Rome et Vermina, en 200 (T.-L., XXXI, 19).

(2) Pline (V, 2, 19). « Siga oppidum... Syphacis regia... Annis » Mulucha Bocchi Massacesylorum que finis. »

(3) Plutarque : Marius, p. 424 ; Sylla, p. 455 ; Mannert. (trad. Marcus), III, 1, p. 453, note 2.

dans Strabon et qui provient du même écrivain. En même temps, il met à néant, en expliquant les faits, l'objection qu'on nous a présentée.

XI. *Les indications de Ptolémée sont sans autorité*

Ptolémée place le Molochath dans le voisinage de la Malva, qu'il nomme aussi et dont il fait la limite des deux Mauritanies. Sans vouloir remarquer que ces indications étaient à peu près contradictoires, certains auteurs modernes ont voulu trouver dans Ptolémée un appui pour le géographe d'Amasée. Mais chacun sait que Ptolémée, moins encore que Strabon, n'a parcouru la Terre; il ne l'a décrite qu'au moyen de matériaux de tout âge et de tout ordre, qu'il a essayé de combiner de son mieux. Parmi les documents qu'il possédait, figurait en premier lieu la Géographie de Strabon. En plaçant le Molochath à l'Ouest de Siga, à la limite des deux provinces, Ptolémée n'a donc fait que copier cet auteur, qu'il a dû croire plus exact que les autres, puisqu'il était plus récent. Ptolémée n'est que le copiste de Strabon; il n'est pas un appui pour lui.

En somme, nous possédons, pour fixer la position du fleuve Molochath :

1° Les affirmations de Méla et de Pline, qui sont très précises à placer le Mulucha à l'Oued-Makta;

2° Un passage de Polybe, mal compris par Strabon, mais qui prouve que le Molochath de l'auteur Achéen était identique au Mulucha des deux auteurs précités;

3° Deux autres passages de Polybe relatifs au Molochath, et qui, ne pouvant s'appliquer à la Moulouïa, s'appliquent, au contraire, fort exactement à la Makta.

A ces trois groupes de preuves, on ne peut opposer qu'une déduction tirée du texte de Strabon, qui placerait le Molochath à l'Ouest de Siga. Or, en ce moment de son œuvre, le texte de Strabon fourmille de récits embarrassés, incorrects et erronés, et révèle chez lui une erreur générale sur la date d'une partie des renseignements par lui recueillis.

Dans ces conditions, il ne m'est pas possible de douter que le Mulucha et le Molochath des anciens (dont les noms sont d'ailleurs identiques, puisque la particule *ath* du dernier nom n'appartient pas à son radical), ne fussent, en réalité, qu'un seul et même fleuve, représenté par l'Oued-Makta de nos jours.

Le Capitaine H. TAUXIER.

APPENDICE

Strabon a connu par l'intermédiaire de Posidonius ce qu'il a su de Polybe

On pourrait, au premier abord, se laisser aller à déduire de deux phrases de Strabon que non seulement il a eu entre les mains l'œuvre complète de Polybe, mais même qu'il en a composé la suite historique. Je ne suis pas même éloigné de penser qu'il a présenté les faits de façon à le laisser croire au lecteur; mais la vérité est qu'il ne l'a dit nulle part *nettement*, et que, en réalité, *il n'en est rien*.

Les deux paragraphes auxquels je viens de faire allusion sont ceux-ci :

Après avoir cité Homère comme le premier des géographes, puis Anaximandre, enfin Hécatée, Strabon annonce qu'il saute tous ceux qui sont venus ensuite, et qu'il ne s'arrêtera pas à les discuter; mais qu'il s'en

tiendra à Eratosthènes, à Posidonius, à Hipparque, à Polybe et aux écrivains de même valeur (1). Assurément, l'on peut prendre dans ces mots l'assurance que Strabon croyait avoir en main toutes les thèses produites par Polybe; mais il n'en découle pas nettement que c'était dans l'ouvrage original qu'il les avait trouvées.

Ailleurs, Strabon parle des Mémoires historiques qu'il avait composés et dont le 6^e livre était le 2^e de ceux qui faisaient suite à Polybe (2). Cette indication n'exprime pas du tout, quoi qu'en dise M. Carl Müller (3), qu'il ait donné une suite à l'ouvrage de Polybe; elle prouve tout le contraire, puisqu'on en déduit tout naturellement que les quatre premiers livres traitaient de faits antérieurs ou contemporains à ceux dont Polybe avait raconté l'histoire. De ce que Strabon savait à quelle époque Polybe avait terminé ses récits, cela ne prouve pas non plus qu'il les ait eus sous les yeux; il lui suffisait, pour

(1) Strabon (I, 2, 1). « Il n'entre pas dans notre dessein d'ouvrir » des discussions contre tous les auteurs; notre projet est, au contraire, de laisser de côté tous les écrivains qui ne méritent point » d'être suivis pas à pas. Nous discuterons, au contraire, ceux que » nous savons avoir dit vrai dans la plupart des cas. Nous n'avons » que faire, en effet, de nous attaquer à tout le monde; cela vaut de » la peine de le faire pour Eratosthènes, Posidonius, Hipparque et » Polybe, et pour les autres écrivains du même genre. »

οὐ γὰρ προκενταὶ πρὸς ἅπαντας ἀντιλεγείν, ἀλλὰ μὲν τοὺς πολλοὺς ἐᾶν οἷς μηδὲ ἀκολουθεῖν ἀξίον, ἐκείνους δὲ διατὰν οὓς ἐν τοῖς πλείστοις κατωρθώκοιτας ἴσμεν· ἐπεὶ οὐδὲ πρὸς ἅπαντας φιλοσοφείν ἀξίον πρὸς Ἐρατοσθένη δὲ κ/ Πωσειδωνίου κ/ Ἰππαρχόν κ/ Πολυβίου καὶ ἄλλους τοιοῦτους καλόν.

(2) Strabon (XI, 9, 3). « Nous avons donné déjà bien des détails » sur les Institutions des Parthes, dans le 6^e livre de nos Mémoires » historiques, livre qui est le 2^e des faits qui ont suivi ceux qu'a relatés Polybe. »

Ἐιρηκοτεσ δὲ πολλὰ περὶ τῶν Παρθικῶν νομιμῶν ἐν τῇ ἕκτῃ τῶν Ἱστορικῶν ὑπομνηματικῶν βιβλίῳ δευτέρᾳ δὲ τῶν μετὰ Πολυβίου.

(3) Il est connu, dit M. Müller dans le 2^e volume de ses *Fragments des historiens grecs* (édition Didot), que Strabon d'Amasée a écrit les faits postérieurs à Polybe, en 43 livres.

le savoir, de l'avoir lu dans quelque auteur plus moderne que l'auteur Achéen, et il a pu le connaître, entre autres, par Posidonius lui-même, qui, comme on le sait, a composé une suite à l'histoire de Polybe (1).

Il y a, du reste, une preuve palpable que Strabon n'a jamais eu en sa possession le texte original de Polybe. On sait, en effet, avec quelle amertume le géographe d'Amasée se plaignait de ne rien savoir de la côte d'Océan : « *Les écrivains, disait-il, ont inventé bien des fables sur la côte extérieure de Libye, à commencer par Ophelas dans son Périples. Nous avons déjà fait, plus haut, une sorte de mention de ces fables, et nous allons en reparler ici. On nous excusera de reproduire ces récits étranges, en songeant que nous sommes, en quelque façon, forcés d'entrer dans cette voie, pour ne pas passer complètement cette région sous silence, et pour ne pas laisser vide, d'une certaine manière, l'histoire du pays* (2). »

(1) Selon Suidas, cette suite de Polybe serait due, non à Posidonius de Rhodes, mais à Posidonius d'Olbia. (Suidas, au mot Posidonius d'Alexandrie) : « *Posidonius d'Alexandrie, — philosophe stoïcien, élève de Zénon de Kitium. Il a écrit l'histoire faisant suite à celle de Polybe, en 52 livres, jusqu'à la guerre de Cyrène et Ptolémée. Deux hypothèses sur Démosthènes. Je crois d'ailleurs que ces livres sont plus tôt de Posidonius, sophiste d'Olbia.* »

Malgré ces indications, beaucoup de passages nous font connaître que ces livres sont de Posidonius de Rhodes. Lucien, d'ailleurs, nous apprend qu'il a composé un ouvrage historique, et Athénée cite son 49^e livre.

(2) Strabon (XVII, 3, 3) :

Πλείστα δὲ πλάσματα τῆ Διόγκῃ παραλίῳ τὰ ἔκτος προσεψεύσαντο οἱ συγγραφεῖς ἀρξάμενοι ἀπὸ τοῦ Ὀφέλα περὶ πλοῦ συγγνωμὴν αἱ τοῦμενοι τῆς τεράτολογίας εἰς τὸν ποῦ διασθώμεν ἐκπίσειν εἰς τὶ τοιοῦτο φευγοντες τὰ πάντα σιγῇ παραπεμπειν καὶ τροπον τινα πληροῦν τὴν ἱστορίαν.

La correction de M. Dübner : *πῆρουν*, au lieu de *πληροῦν* que portent les manuscrits, est inutile ; de plus, *πῆρουν* n'est pas un mot grec.

La mention à laquelle Strabon fait ici allusion est celle-ci (I, 3, 2) : « Eratosthènes a aussi ajouté foi, à propos des régions qui sont au delà des Colonnes d'Hercule, à beaucoup de récits fabuleux, quand

Devant cette plainte, on voudra bien reconnaître, comme moi, que si Strabon avait eu entre les mains l'œuvre de Polybe, il y aurait trouvé, au 34^e livre, la description exacte et complète que l'historien Achéen avait donnée de la côte d'Océan, description que Pline nous a conservée dans son *Histoire de la Nature* (1); et, par conséquent, il l'aurait reproduite dans son 17^e livre, au lieu de se répandre en regrets sur la nécessité où il était de raconter des fables ridicules pour avoir quelque chose à dire.

Tout montre, d'ailleurs, dans l'ouvrage de Strabon, que c'est dans le livre de l'Océan publié par Posidonius qu'il a puisé ce qu'il dit de Polybe.

En effet, après avoir présenté et discuté concurremment les thèses d'Ératosthènes et celles d'Hipparque, qui avait composé sur l'ouvrage du premier plusieurs

» il a nommé l'île de Kerné et d'autres localités qui ne se trouvent
 » aujourd'hui nulle part et dont nous reparlerons dans la suite. »

Πεπιβτευκε δε και περι των έξω Στηλων Ηρακλειων πολλοις μυθοιδεισι, Κέρνην τε νήσον και άλλους τοπους ὀνομαζων τους μηδαμῶ νυι δεικνυμενους περι ὧν μνησθησομεθα και ὕστερον.

Strabon a oublié, au 17^e livre, la promesse faite au 4^{or}.

(1) Pline (V, 5, 8). « Scipione Æmiliano res in Africâ gerente,
 » Polybius Annalium conditor, ab eo acceptâ classe, scrutandi illius
 » orbis gratiâ circumvectus, prodidit a monte eo (Atlante) ad occa-
 » sum versus, saltum plenos feris quas generat. Africa, ad flumen
 » Anatin cccclxxxv m. pass. ab eo Lixum ccv m. pass. : a Gaditano
 » frêto cxii m. pass. abesse. — Inde Sinum qui vocetur Saguri; op-
 » pidum in promontorio Mulelacha; flumina Subur et Salam, portum
 » Rutubis a Lixo ccxviii m. pass. — Inde promontorium Solis; por-
 » tum Risardir, Gætulos Autololes, flumen Vesenum, gentes Salati-
 » tos et Masatos, flumen Masatat, flumen Darat, in quo Crocodilos
 » gigur. — Deinde Sinum dcxvi m. pass. includi montis Barce pro-
 » montorio excurrente in occasum quod appellat Surrentum, postea
 » flumen Salsum, ultra quod Æthiopus perorsal quorum a tergo
 » Pharusios. Iis jungi mediterraneos Gætulos Daras. At in orâ
 » Æthiopus Daratitas, flumen Bambotum, crocodilis et hippopotamis
 » afertum, abeo montes perpetuos usque ad eum quem Theon Ochema
 » dicemus. — Inde ad promontorium Hesperium navigatione dierum
 » ac noctuum decem, in medio eo spatio Atlantem locavit a cœteris
 » omnibus in extremis Mauritanie proditum. »

livres de critiques et de discussions, Strabon, dans son avant-propos, passe directement à Posidonius sans rien dire de Polybe, bien que celui-ci lui fût bien antérieur, et ce n'est qu'à propos de Posidonius qu'il reproduit les opinions de Polybe. Dans la suite du chapitre, les thèses de ces deux auteurs sont sans cesse mêlées et enchevêtrées. Chaque fois qu'il énonce une proposition de Polybe, il fait savoir si Posidonius l'approuvait ou la réfutait. On sent, à la lecture, que Strabon trouve dans le même ouvrage, se suivant l'une l'autre, l'explication que Polybe donnait d'un fait de la nature, et celle que Posidonius en donnait après lui. Ce même ouvrage, où Strabon trouvait les thèses de l'un et de l'autre savant, ne peut être évidemment que ce livre de l'Océan dont Strabon exposait ainsi la composition : « *On voit bien que, des éléments de cet ouvrage, Posidonius a tiré quelques-uns de son propre fonds; mais, le plus souvent, il a puisé dans ce qu'il avait appris dans ses études (1).* »

On pourrait s'étonner, il est vrai, que Posidonius ait pu laisser à Strabon des passages de Polybe concernant l'histoire et la géographie politiques. Des ouvrages sur l'Océan et sur la nature (2) ne paraissent pas, en effet, devoir être riches en ce genre de détails; mais il est un fait que nous a signalé Strabon : c'est que Posidonius, dans les ouvrages de ce genre qu'il avait composés, avait inséré bon nombre de renseignements sur la géographie (3). Du reste, il avait pu en donner d'autres en-

(1) Strabon (II, 2). Voyons aussi maintenant Posidonius dans ce qu'il dit dans ses livres sur l'Océan; car il est visible que, dans ces livres, il a donné une quantité de renseignements géographiques, les uns tirés de son propre fonds, les autres plutôt tirés de ses études.

Ἴδωμεν δε και Ποσειδωνιον ἃ φησιν ἐν τοῖς περὶ Ὠκεανοῦ • δοκει γαρ ἐν αὐτοῖς τα πολλα γεωγραφειν, ταμεν οἰκειως τα δε μαθηματικωτερον.

(2) Les œuvres de Posidonius qui se rapprochent le plus de la géographie sont : *Conférences sur la physique*, ayant au moins 15 livres; *Le Monde*, ayant au moins 2 livres; *La Météorologie : L'Océan*.

(3) Strabon (VIII, 1, 1). Après avoir examiné, parmi les géogra-

core dans l'histoire qu'il avait composée pour faire suite à celle de Polybe (1).

Renseignements sur Polybe, Pancætius et Posidonius

I

On est d'accord, à 5 ou 6 années près, que Polybe naquit en 205 av. J.-C., à Mégalopolis. Il joua dans sa patrie un rôle important. A ce moment, tous les esprits clairvoyants devinaient que la Grèce allait tomber sous la domination des Romains. Trois partis s'étaient formés dans l'Achaïe. Des insensés voulaient tenter une résistance impossible. D'autres se ruèrent dans la servitude. Polybe, chef des modérés, essayait de défendre, autant qu'on le pouvait, sans aller jusqu'à la guerre, la liberté de sa patrie, invoquant avec ténacité les droits qu'elle tenait des traités et de la justice. Le parti patriote et violent finit par l'emporter dans les conseils, et fit déclarer la guerre aux Romains. Cette guerre, rudement menée par Mummius, se termina dans l'incendie de Corinthe (146). La ligue Achéenne fut brisée; Polybe avait déjà été envoyé en otage à Rome, où il fut confié à la surveillance des Scipions. Il accompagna l'un d'eux, Scipion Émilien, dans sa guerre contre Carthage, à la ruine de laquelle il assista (146). Le vainqueur lui permit

phes qui ont traité de l'Europe, Homère, puis les rédacteurs de Poutalano, Périples et Tours du Monde, et, après eux, les auteurs qui, comme Ephore et Polybe, ont inséré dans des Histoires générales des descriptions *géographiques*. Strabon ajoute : « Il s'en trouve aussi » qui, à propos de questions naturelles et de questions de mathématiques, ont ajouté aussi quelques renseignements du même genre, » comme l'ont fait Posidonius et Hipparque. »

ἄλλοι δ' εἰς τὸν φυσικὸν τόπον καὶ τὸν μαθηματικὸν προσέλαβον τινα καὶ τῶν τοιούτων καθάπερ Ποσειδώνιος τε καὶ Ἰππάρχος.

(1) Voir la note plus haut.

de s'embarquer sur une flotte romaine chargée d'aller reconnaître les places phéniciennes des rivages Nord et Ouest de l'Afrique. J'ai composé sur ce voyage un travail encore inédit qui m'a prouvé que, de sa personne, il était allé jusqu'à la ville de Sala, mais qu'il avait eu des renseignements exacts et précis jusqu'au Grand Désert. Il a nommé la rivière Dara et le fleuve Salé (Sequiet-el-Hamza), qui séparent le Tell de cette région abandonnée, ainsi que les peuplades nomades qui vivaient depuis l'embouchure du Dara jusqu'à sa source, des deux côtés de son cours. Dans la direction du Midi, il a eu des détails sur le cap Bojador, qu'il a nommé *promontoire de l'Ouest*, après lequel, croyait-il, la côte, tournant à l'Est, allait rejoindre le cap Mossylicus (cap Guardafou), au débouché de la Mer Arabique. Cette erreur lui était commune avec toute l'antiquité.

Son ouvrage paraît être resté chez les Scipions, ses protecteurs ; car il paraît n'avoir été d'abord consulté que par Pancetius, ami de Scipion Émilien ; par Posidonius, ami de Pompée, gendre de Métellus Scipion, le dernier membre célèbre de cette famille ; et par Tite-Live, que ses relations avec les Pompée faisaient traiter de pompéien par Auguste (1). C'est encore un Romain, Pline l'Ancien, qui le cite ensuite, et il faut arriver jusqu'au règne d'Adrien pour trouver, chez le dernier géographe grec, Ptolémée d'Alexandrie, des traces qu'il avait connu la partie africaine de l'ouvrage de Polybe. L'ouvrage a depuis disparu en grande partie.

Polybe accompagna aussi Scipion Émilien dans sa

(1) Cependant, le 2^e Skylax de Caryande a publié une réfutation de Polybe qui semble avoir eu pour objet l'histoire de Mylasa, petite ville de Carie, à l'époque où Rome, ayant vaincu Persée, délivra ce pays de la domination rhodienne. On ignore quand vivait ce Skylax, auquel Suidas a attribué un *της περιόδου*, dont nous avons des extraits concernant l'Asie, et un *περιπλου των εκτος των Ηρακλεους Στηλων*. S'il est le continuateur du périple dit de Skylax, il faut qu'il ait écrit vers 120 depuis J.-C.

guerre de Numance, et mourut vers l'an 133, à l'âge de 72 ans.

Pancœtius, plus jeune que Polybe d'une génération, fut aussi des amis de Scipion Émilien, et l'accompagna dans une ambassade à Alexandrie. On a cru longtemps que cette ambassade avait eu lieu en 145; mais Carl Müller a démontré que ce voyage devait être plutôt reporté à l'année 135 av. J.-C. On ne peut déterminer au juste l'époque où mourut Pancœtius. Lynden, par simple conjecture, avait fixé cet événement à l'année 112. Clinton, tout en reconnaissant que rien n'était sûr à ce sujet, a calculé qu'il y avait des probabilités pour l'année 100, qui cadre mieux avec les relations de Pancœtius et de Posidonius.

Pancœtius s'occupait surtout de métaphysique. Il tenait une école à Rhodes; mais, plus tard, il l'abandonna et alla professer à Athènes, où il mourut. Son école d'Athènes fut aussitôt reprise par un de ses disciples.

A quelques années près, Posidonius d'Apamée naquit en l'an 127 ou un peu plus tard. Il quitta sa patrie pour aller suivre, à Athènes, les cours de Pancœtius. A la mort de celui-ci, il commença une série de voyages dans le but d'étudier la nature physique du globe, sujet qui fut un des principaux objets de ses études. A ce moment, la redoutable invasion des Cimbres et des Teutons venait d'être détruite par les armes de Marius. Posidonius visita Rome, la Ligurie, la Narbonnaise, l'Espagne, et poussa jusqu'à Gadès (1), où il resta 30 jours, étudiant l'Océan, les marées, les vents, les pluies et le coucher des astres dans la Mer Extérieure, vérifiant et corrigeant les assertions d'Artémidore et des autres savants qui avaient écrit sur ces matières. Ce fut dans ce voyage qu'il recueillit, sur l'histoire d'Eudoxe, certains rensei-

(1) Où, sans doute, le nom de son maître Pancœtius, ami de Scipion, lui ouvrit la maison de Métellus Scipion et lui permit de consulter les livres de Polybe.

gnements qu'il a reproduits avec soin. Cet Eudoxe était un aventurier Cyzicénien qui, ayant fait, pour le compte des Ptolémées d'Égypte, deux voyages dans l'Inde orientale, avait, lors de l'un d'eux, échoué au Midi du cap Mossylicus, et qui, trompé par la direction qu'a en ce moment la côte, qui y fait face au Midi, s'était persuadé qu'elle se continuait ainsi droit vers l'Ouest et y rejoignait l'Atlantique sous le même parallèle. Accusé de malversations par Ptolémée Soter II et condamné à la perte de tous les profits de son voyage, il était retourné dans Cyzique, sa patrie, avait fait argent de tous ses biens, et s'était rendu à Gadès, où il avait fait construire trois vaisseaux dans le but de tourner la Libye par le Sud. Son premier voyage paraît l'avoir conduit jusqu'au fleuve Massa environ ; mais, ses barques ayant échoué, il revint par terre, à travers les États du roi de Mauritanie Bocchus, et rentra à Gadès. Il publia de son voyage une relation qui, sans être absolument fausse, ménage trop soigneusement les opinions erronées que les Grecs avaient alors sur la forme de l'Afrique, pour qu'on puisse y avoir toute confiance. A Gadès, il fit les préparatifs d'une seconde expédition et repartit. Il n'avait pas encore reparu lorsque Posidonius vint séjourner pendant un mois dans cette ville ; car ce dernier, finissant ce chapitre, déclare que pour la suite du récit, ce sera aux Ibériens et aux Gaditains de la donner.

Ce voyage de Posidonius à Gadès nous a valu un ouvrage intitulé *l'Océan*, dans lequel il a traité non seulement de cette partie de la surface du globe, mais de la forme de la terre, des zones qui la divisent, et des limites à donner à ces zones ; des voyages faits pour tourner la Libye par le Sud, voyages dont il raconte en détail le dernier, exécuté par Eudoxe ; des soulèvements du sol, des tremblements de terre, et des bouleversements de la surface du globe, événements à propos desquels il avance que l'histoire de l'Atlantide pourrait bien n'être pas une fable ; des invasions de la mer et des

mouvements de peuples qui en avaient été la suite, telle que la grande migration des Cimbres. Parlant ensuite de la diversité des animaux, des plantes et de l'air, selon les différents climats de la terre, il insiste sur l'utilité pour les géographes de déterminer ces climats par des lignes droites parallèles à l'équateur. Il revenait même à deux fois sur ce sujet, auquel il semble avoir apporté une importance trop exclusive.

Pour composer cet ouvrage, il était facile de constater (et Strabon l'a fait avant moi) que si Posidonius en avait pris quelques éléments de son propre fonds, le reste, en bien plus grande quantité, lui provenait des notes qu'il avait prises dans la période où il étudiait encore (1). En examinant le résumé qu'en a donné Strabon, on voit que l'auteur qu'a consulté presque uniquement Posidonius, c'est Polybe, et que c'est par Polybe qu'il a su ce qu'avaient dit des zones de la terre Parménide, Aristote, Dicéarque, Ératosthènes et Pythéas. A propos de chaque question, Posidonius commence par mettre en avant l'opinion de Polybe; puis, selon ce qu'il en pense, il se contente, quand il approuve Polybe, de passer à la question suivante; si, au contraire, il le désapprouve, il fait la critique de la proposition énoncée. Il est fort rare que le disciple présente sa thèse avant celle du maître. Il est vrai que, dans certains cas, il supprime la mention de Polybe et donne les propositions comme siennes (2).

(1) Strabon (II, 2, 1). Voyons maintenant ce que dit Posidonius dans ses livres sur l'Océan. Il y est apparent, en effet, qu'il y a mis beaucoup de géographie, en partie de son propre fonds, mais la plus grande part d'après ses études.

(2) 1. Sur la sphéricité de la terre.

2. Sphéricité de la terre.

3. Zones de la terre. — 5, (Parménide, Aristote). Opinion de Posidonius. — 6, (Polybe) ou mieux 7, (Ératosthènes): Posidonius.

4. Montagnes de l'Équateur (Polybe). Posidonius.

5. Voyageurs qui ont tourné la Libye (Hérodote, Héraclide de Pont). Eudoxe présenté par Posidonius.

Mais, s'il l'a fait pour certains cas de géographie physique mentionnés dans son livre sur l'Océan, Posidonius a laissé nettement à Polybe la responsabilité de ce que cet historien avait dit de la géographie de l'Europe. Il n'a fait que le résumer, et il s'efface même si bien dans le résumé, qu'on douterait que l'ouvrage qui était entre les mains de Strabon (1) eût été composé par Posidonius, sans la place qu'il occupe dans l'avant-propos de Strabon, après le résumé du livre de Posidonius sur l'Océan (2), et si, à propos d'un reproche fait à Pythéas par Polybe, Strabon, qui croit témérairement à la véracité de l'auteur marseillais, ne se retournait contre Polybe et Posidonius pour leur reprocher leurs propres négligences. C'est la preuve que Posidonius avait, en approuvant les reproches de Polybe à Pythéas, encouru, en même temps que son maître, la colère de Strabon (3).

Outre ces deux livres, qui appartiennent à la géographie générale, Posidonius en avait composé d'autres sur

6. Soulèvements, tremblements, inondations (?). Posidonius.

7. Des climats et de leurs parallèles (?). Posidonius.

Ἴδωμεν δε καὶ Ποσειδωνιον ἀφησιν εν τοις περι Ωκεανου * δοκει γάρ εν αὐτοις τα πολλα γεωγραφείν τα μεν οικειώσ ταδὲ μαθημάτικωτερον.

(1) Dans cet ouvrage, Polybe avait tout d'abord déclaré qu'il ferait œuvre de critique contre Dicéarque, Ératosthènes et Pythéas. Il s'attaquait d'abord à Pythéas, qu'il traitait de grossier menteur avec juste raison; puis à Dicéarque, enfin à Ératosthènes; à ces deux derniers, à propos de certaines longueurs qu'ils attribuaient aux parties des cercles parallèles et méridiens qui embrassaient l'Écumène. Du reste, comme il l'annonçait, ce livre était moins une œuvre de didactique générale qu'une critique.

(2) Le résumé donné par Strabon du livre de Posidonius sur l'Océan comprend dans Strabon les articles suivants : II, 2, 1, 2, et II, 3, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7. — Le résumé de la description de l'Europe par Polybe comprend les articles : II, 4, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8.

(3) Strabon (III, 4, 2). Strabon, soutenant la véracité de Pythéas, après avoir blâmé la sévérité de Polybe pour Dicéarque et Ératosthènes, qui, après tout, s'ils se sont trompés, ont eu pour excuse de n'avoir pas vu les pays qu'ils ont décrits, ajoute aussi : « *Mais qui pardonnera à Polybe et à Posidonius ?* »

chacune des régions de la terre, et où il traitait surtout de leurs productions naturelles. Comme dans les premiers, il avait pris ses renseignements dans les œuvres produites avant les siennes. Strabon s'est servi de ces livres au fur et à mesure que l'occasion s'en présentait. Nous savons, par les citations qu'il en a laissées, que les régions qu'il avait décrites sous ce point de vue étaient l'Espagne, la Gaule, la Ligurie, l'Italie, la Sicile, la Mœsie, la Scythie, le Caucase, la Parthiène, la Babylonie, la Syrie, le lac Asphaltite, l'Égypte, le Nil, l'Éthiopie et la Libye; mais, en outre, il est arrivé souvent à Strabon de copier Posidonius sans le citer. C'est ce qui lui est arrivé à propos du Molochath, considéré comme limite des Maures et des Massésyliens.

Avec ses ouvrages sur l'Océan, le monde, la nature, la météorologie, Posidonius avait aussi composé des livres de métaphysique et de philosophie en grand nombre, un traité de grammaire, un autre sur la géométrie, et un troisième sur l'art tactique; il avait encore publié un grand ouvrage historique faisant suite à l'histoire générale de Polybe. Cette composition formait 52 livres. Tous ces livres ont été perdus pendant l'antiquité.

Posidonius, après son voyage, alla relever l'école que Pancetius, son maître, avait abandonnée à Rhodes. Il fut l'ami de beaucoup de Romains célèbres, notamment de Cicéron et de Pompée. Il alla à Rome en l'an 51 et mourut après 44.

Le Capitaine H. TAUXIER.

Pour tous les articles non signés :

Le Président,

H.-D. DE GRAMMONT.